

Arnaud Le Gouëfflec

Carnaval



Club Samizdat

Club Samizdat...

Hommage aux livres dissidents et clandestins de l'ex-URSS, cette collection propose souvent ses ouvrages en mode nomade, par une diffusion dans les boîtes à livres.

Le jeu est simple : vous prenez ce livre en indiquant *sur la fiche en fin d'ouvrage* la localisation de la boîte et, après lecture, vous le déposez dans une autre boîte, pour de futures lectrices et lecteurs.

Vous pouvez aussi faire part à l'éditeur de votre sentiment de lecture, par mail :

edi.deleatur@gmail.com

Bonne lecture !



*Ce livre est en copyleft.
L'auteur et l'éditeur autorisent
sa diffusion libre et gratuite.*

Arnaud Le Gouëfflec

Carnaval



Club Samizdat

Arnaud Le Gouëfflec

Arnaud Le Gouëfflec écrit des romans (chez Ginkgo, L'Escarbille...), des scénarios de bande dessinée (chez Glénat, Fluide glacial...) et des chansons (chez L'Église de la petite folie...), ainsi que toutes sortes de curiosités.

Ses guides touristiques préhistoriques mettent en scène un voyageur au regard décalé, dont la devise est: «Ouvre l'œil préhistorique.» Ce qui revient à fermer les deux autres, conditionnés pour ne voir que la surface des choses.

www.arnaudlegouefflec.com

Pour Éliisa, Carole et Gildas

Venise, ville à masques, en arbore à tous les coins de rue. Ici, un cyclope à trois yeux. Sa bouche évoque l'hygiaphone, ou le grillage du gladiateur – non que le paisible voyageur préhistorique se passionne plus que de raison pour les films de gladiateurs mais, enfin, il sait encore distinguer un Samnite d'un mirmillon. Pour trier les mots, poudreux par nature, le ventail est percé comme un tamis. Notez les quatre clous de laiton qui délimitent le cadre et ponctuent les angles : un visage sans cadre n'en est pas un. Dieu, qui n'a ni l'un ni l'autre, échappe à la géométrie, raison pour laquelle il n'existe pas. Ici, en matière de cadre, on a privilégié le rectangle, forme honnête par excellence, qui n'a ni l'outrecuidance du carré, ni l'insolence du losange. Mieux vaut un rectangle qu'une avalanche de mentons, qui serait la juste métaphore, au choix, de la chute de l'Empire romain ou de l'affaissement de quelque proconsul, réduit à force d'orgies à n'être plus qu'un répugnant tas de lui-même, tandis qu'à l'aplomb du podium ferraillent rétiaires et hoplomaques.



À chaque carrefour de la Sérénissime, le paisible voyageur préhistorique débusque ces droïdes énigmatiques. À quoi servent-ils ? Sont-ils des guides, des gardes ou des concierges ?

La visière de sa casquette donne à celui-ci un air gavroche. L'arrondi de la bouche est promesse de blagues. Elle a, en outre, quelque chose d'un vieux haut-parleur de TSE, plein d'appels du 18 juin et d'indicatifs *vintage*. On lui suppose par conséquent une voix aiguë, nasillarde, semblable à celle des Léon Zitrone des années 60. Le regard de l'individu, patiné, est celui d'un fumeur. On l'imagine tirant sur des cigarettes aux propriétés psychédéliques, puis rigolant tout seul dans sa venelle. Comment fait-il pour se les rouler ? Car enfin, cet être n'a pas de mains. De l'intérieur ? Peut-être les cigarettes lui poussent-elles à fleur de bouche, spontanées, prêtes à fumer ? En attendant, on lui en glisse une en douce, sûr de lui faire plaisir. Il reste à trouver du feu. Heureusement que le paisible voyageur préhistorique n'est jamais à court. Clic clic. Lumière dans la venelle. Il faut partir maintenant, et le laisser bouffarder en paix.



Voici un bourgeois, aux neuf yeux locataires. Comment parler d'une seule bouche lorsque l'on doit faire la synthèse d'intérêts divergents? C'est un coup à devenir bègue.

Notez que quatre noms manquent à l'appel. Pas de plaque pour ces yeux-là, qui ne signifient rien, réduits au rang de gommettes, ou bien de cratères. Reste les autres... Le paisible voyageur préhistorique approche son doigt tremblant, hésite, effleure, presse l'un d'entre eux. La pupille est molle et, quand on appuie, ça fait du bruit. Comment définir ce son si singulier? On dirait un cri d'oiseau très rare. Étonnant! Le voyageur s'y reprend à plusieurs fois, y prend goût, n'en finit plus d'appuyer, et de provoquer, lointain carillon, ce son léger et percussif en même temps. Ding dong, ding dong! Il se laisse griser par son pouvoir! Ding dong, ding dong. La joie l'envahit. Soudain, un plein seau d'eau s'abat sur sa tête, en même temps qu'une bordée d'injures. La faute au masque précédent et à son drôle de tabac: on ne plaisante pas, ici, avec les détecteurs de fumée.



Voici Orlandini, le comique. Une bouche ne lui suffit pas : à celle chargée de chuchoter, comme il est de bon ton dans la compagnie des masques, il ajoute la grande ouverture sur la droite, sillon hilare, quoique vertical, qu'on imagine dévolu au bavardage. Ses lèvres sont peintes, rehaussées d'un trait de craie. Sa face est plâtrée comme celle d'un clown. Le sourcil, rieur, est surligné de son patronyme. Il rumine sa plaisanterie comme une chique, la bouche en coin, mâchant et remâchant. Elle doit être fameuse : c'est la bonne blague par excellence. Orlandini le sait. Il attend le moment propice, moulé dans son mur, sphinx inoffensif qui espère le voyageur. Au-dessus du nom, un Post-It misérable : un certain Prioli Davide proclame timidement son existence, d'un sparadrap maudit qu'on croit ôter sans jamais parvenir à s'en débarrasser, audace tragique, quoique bénigne, qui vient pourtant gâcher la fête. Mais le paisible voyageur préhistorique a compris le truc : il presse, et represse encore la pupille du rieur. À nouveau, carillon ! Il en oublie l'insistance du sparadrap. Et puis, soudain, Orlandini s'exprime. De la bouche en rond jaillit, grésillante, la blague attendue : « Fous le camp ou j'appelle les flics. » L'humour vénitien reste nébuleux.



Cá Paolina est une commère. Sa bouche a fini par devenir un œil, et ses deux pupilles ont été reléguées au bas du cadre, absurdes tétons. Son nom est coquinement marqué sur son front. La typo est coquette : les lettres sont ourlées comme des cils. Cá Paolina est érotique, à la vénitienne, c'est-à-dire avec la discrétion des plaisirs véritables. Elle est là, moulée dans la brique, certes, mais, à tant de volupté et de malice, il faut bien un terreau – celui du désir de l'instant. Les lèvres sont outrageusement pulpeuses, quoique circulaires. Sa physionomie trahit aussi la passion du ragot. Cette bouche-là ne peut garder un secret. Il faut sans doute que Cá Paolina se venge : toutes les commères ont d'abord été des amoureuses. C'est la trahison qui leur a brisé le cœur et troué la bouche. Mais Cá Paolina est le contraire de la Grosse Bertha, autre femme blessée : elle ne fait pas dans la bourrasque, elle vaporise. Son persiflage est crachin, vapeur, comme les haleines dans les forêts nuageuses, qu'exhalent des poires de douche en forme de fleur. Le front du paisible voyageur préhistorique se couvre soudain de sueur.



Individu migraineux, dont le front écrase le reste du visage. On n'arrive plus à lire ses plaques, et sa grille est quasi bouchée, comme les dents d'un mâcheur de plâtre. À noter, un trou dans l'œil en haut à gauche. Comme il lui en reste tout de même cinq, on ne peut pas dire qu'il soit borgne, mais cette infirmité pose question. S'agit-il seulement d'un clin d'œil, qui est au globe oculaire ce que l'éclipse est à l'astre solaire? Est-ce une manière d'attirer l'attention? Que nous veut-il? Le paisible voyageur préhistorique suppose qu'il y a là une forme particulièrement perverse d'inquisition. Devant ces six yeux moins un, il se sent contraint d'expliquer, de raconter son voyage en s'excusant presque d'être venu jusque-là. Bientôt, il comprend d'où vient son trouble: comment peut-on coordonner six yeux? Comment fait-il pour ne pas loucher, surtout que la fatigue est là, qui l'écaille dans les coins? Que se passe-t-il lorsqu'on appuie sur toutes les pupilles en même temps? Les voix se mélangent. Si on met le doigt dans l'œil mort? Aïe. On prend une châtaigne. Les masques, à Venise, sont électriques.

Ménage sulfureux que celui de Ferro Orlando, Defina Capovilla et C.E.M. Le rôle de ce dernier reste obscur. Est-ce un pseudonyme ? Un message crypté ? Une subtile contrepèterie ? Nul ne peut dire. Toujours est-il qu'au vu et au su de tous, ces trois lurons exposent leur idylle impaire, sobrement alignés sous une bouche en corolle et un œil cerclé de laiton, évoquant les lunettes d'un présentateur télé des années 70. La bouche en coin, sur la gauche, n'a cette fois rien de plaisant : elle est bien loin, la fantaisie d'Orlandini, le gai farceur de la venelle. Ici, c'est plus prosaïquement une rainure dans laquelle glisser une lettre, ou une réclamation. Le trio Orlando/Capovilla/C.E.M. est vraisemblablement dans le renseignement. Il jauge, établit des statistiques, les communique – à qui ? Seul accroc à cette austérité de façade : l'étoile à fleur de bouche, mouche de nicotine. Ici, entre deux dossiers, on s'abouche sans doute à d'étranges narguils, affalés sur des coussins qu'on imagine profonds. Et c'est là que le mystérieux C.E.M., au nom si sensuel, prend soudain toute sa dimension.



Fantassin impeccable, dont la retenue résume l'idéal du soldat vénitien, sorte d'anti-garde suisse. À sa droite, une gouttière qui forme lance. Il fait le planton, adossé à la guérite de béton à laquelle il est assorti, comme un santon à sa crèche. À noter : la séparation très nette entre la bouche et le reste du visage, comme pour mieux tracer la moustache. Les spadassins sont des hommes à moustache, comme il y a des femmes à barbe. Cet attribut est le symptôme d'une virilité discrète, mais jamais prise en défaut. La bouche ne s'arrondit pas ici dans une ridicule rosace, un cercle crispé sur son « Oh » grotesque, ou une lippe qui se voudrait voluptueuse : elle prend au contraire la forme d'un mâle rectangle. Équilibre, tempérance, sens de la formule, tout cela est compris dans la géométrie de ce visage martial, mais doux, courageux, mais tempéré, qui ne veut pas la guerre, mais entend tout de même tenir son coin de rue. Le paisible voyageur préhistorique est touché : comme il doit être bon de s'appuyer sur cette épaule-là, et de contredire un instant l'effrayant cortège de ses solitudes.



En dépit de son crâne légèrement cornu, qui préfigure ceux des méchants des films de science-fiction, Dal Col Bevilacqua n'est pas le mal absolu. On est pourtant pris d'un sentiment de malaise. On l'a déjà vu quelque part, peut-être dans un cauchemar. Lui devrait-on quelque chose? Comme il ne dit rien, c'est encore plus culpabilisant. Tandis qu'il nous hypnotise de son nom, pris dans le blanc de l'étiquette, son œil gauche, en forme de bouton-pressoir, nous scrute avec une insistance fiévreuse. Pour augmenter l'effet, une sorte de deuxième œil, vissé dans le front (on voit encore la rainure du tournevis), répond à un troisième, planté dans le menton, comme deux électrodes antipodes: Bevilacqua n'est-il rien d'autre qu'une sorte de monstre de Frankenstein, lequel les avait, lui, branchées dans le cou? La grille de sa bouche qui lui monte sous le nez, est paraphée d'un V, qu'on imagine moins celui de la Victoire que de la Vengeance. Le paisible voyageur préhistorique tente de l'apaiser, lui chante des airs tendres, lui prodigue des caresses. Rien n'y fait: les passants le regardent avec compassion, car ils savent, eux, que c'est peine perdue.



L'horreur a un visage. Profondément encastré dans une porte aussi noire que lui, celui-ci nous fait le coup du reflet. On se voit dedans, comme si l'on se trouvait déjà dépossédé de soi-même, et condamné à n'être plus qu'une ombre. Le nez, pincé, est une seringue de cuivre. L'œil une meurtrière barrée d'une lunette de tireur d'élite. Seul, un judas crève le front, comme le périscope la surface de l'océan. C'est terriblement indiscret. Le paisible voyageur préhistorique s'en scandaliserait s'il ne se sentait à ce point vulnérable, et si la peur ne lui soufflait dans les chaussettes, comme le vent dans les manches à air. La bouche, petite, n'est là que pour décorer : ça ne parle pas, ça ne laisse aucun bruit s'échapper, ça n'a pas de dents, mais ça broie pourtant, à commencer par le courage du paisible voyageur préhistorique.

Quel est ce noir qui réfléchit ? La vraie nuit, elle, avale et dissout les formes et les êtres. Ici, elle est si compacte qu'elle ne peut pactiser avec la lumière, se contentant de la repousser, comme un malade éjecte le virus en exsudant. À genoux, le paisible voyageur préhistorique supplie qu'on le laisse vivre encore un peu. Des *carabinieri* providentiels viennent à son secours, le soutenant des deux côtés, et l'entraînent loin du danger.



Sinistre brute, 082A2/06/07 serait, s'il avait des mains, l'homme des basses œuvres. Mais il est condamné à faire de la figuration, rivé à son mur comme une consigne de gare. D'où une frustration, fatale, qu'aggrave sans doute le souvenir d'un passé tumultueux, dont témoignent les cicatrices et les tatouages qui couturent son visage. Examinons ces derniers d'un peu plus près : ils ne sont pas l'œuvre d'un tatoueur professionnel, d'un artiste de l'aiguille qui aurait choisi de s'exprimer directement sur la peau. Non, ici, pas de grappes d'Apollons ou de cortège dionysiaque, pas de subtiles enluminures autour de l'initiale du prénom de l'être aimé. Rien que des chiffonnures, des déchirades, griffes de mauvaise vie, étiquettes arrachées à la va-vite, comme si on avait voulu enlever le prix. Aux deux extrémités de la même diagonale, l'œil et la bouche se confondent, cercles opposés mais complémentaires, l'un tout blanc, car il n'a plus rien à dire, l'autre écarquillé et fendu d'une pupille dilatée, stigmate de vieilles addictions. Une grande dignité, cependant, chez cet être presque clochardisé : il ne demande rien.



Qui est Fersuoch ? La sonorité de son nom évoque les démons pleins de soufre et de limaille des enfers alchimiques. Peut-être s'agit-il de quelque adepte dont l'athanor a fait long feu ? Plus trivialement, Fersuoch fait aussi penser à ces jeux pour enfants qui invitent à composer des visages. Car un visage se compose, comme une sonate, encore qu'il ne s'agisse ici que d'une sonate à cinq notes : le front, les yeux, le nez, la bouche et le menton. Rudimentaire, mais suffisant. Les indicatifs téléphoniques, si délicats, ne sont d'ailleurs pas composés de plus, et tel morceau pop à la gloire planétaire n'est souvent qu'un agglomérat de quelques notes, astucieusement ajustées. Mieux, certains compositeurs contemporains se contentent d'une seule. Imaginez un visage qui ne serait qu'un nez : c'est, au symbole, l'infini des senteurs et des parfums mais, pour le reste, ce n'est qu'un nez. Revenons à Fersuoch : remettons la bouche sur le côté, déplaçons comme les pions d'un échiquier l'œil et le reste, et revoilà Orlandini. Qui découvririons-nous si, nous inventant une nouvelle plasticité, nous nous amusions ainsi à nous refaire le portrait ? Pourvu que ce ne soit pas Dal Col Bevilacqua...



Le grillage est semblable à celui du *secutor*, ce lourd gladiateur, vétéran des arènes, blasé d'avoir tant survécu. On sent que ce monsieur n'est pas un fort en gueule, car il ne l'ouvre jamais, sauf peut-être pour se curer les chicots avec la pointe de son sabre. En revanche, c'est un homme de menton, dont il distribue des coups au jugé, pour bien montrer qu'il n'est pas du genre à faire du sentiment. Les gens sont forcément proéminents de quelque part, que ce soit du nez pour les plus délicats, ou du front pour les plus savants. Prognathe, le menton implique, fatalement, que le reste du visage reste en retrait – parfois à la faveur d'un coup de massue. Certains s'en glorifient, d'autres non. Le *secutor* assume. Pour souligner, il porte d'ailleurs un lourd pare-chocs en fer forgé. Juste derrière ses baleines, un grillage supplémentaire. Au fond, l'os du métal du vrai visage. C'est décevant. Il n'y avait vraiment pas de quoi s'en faire une gloire : une tête de boîte à lettres, ni plus ni moins.



Petit être sensible, à la bouche infiniment expressive, aussi délicat qu'un ramequin de mascarpone au chocolat, Franchi semble avoir été nappé dans le ciment. Il ne lui manque que la cerise pour parfaire son statut de pâtisserie murale.

Notons les deux yeux, qui encadrent le sourcil patronymique. Il les a, c'est le cas de le dire, plus gros que le ventre. À bien y regarder, le premier exprime la stupéfaction ravie, tandis que le second se mouille déjà de concupiscence : on observe ici un dégradé visager de premier choix, découpant les différents stades de l'appétit. La bouche, surtout, est remarquable : elle semble s'ouvrir comme une vraie, spontanée, dans la pâte de la tête, fruit de la nécessité. Si cette bouche existe, c'est parce qu'il le faut bien. Les lèvres sont sèches. Le paisible voyageur préhistorique fouille alors dans sa besace et en sort sa gourde, remplie de bière belge. Il abreuve généreusement Franchi. Bientôt, le voilà qui déborde, repu, dégobillant au hasard des cartes et des enveloppes ! Voilà ce qui se passe quand on ne mange que du papier.



Bussolini fait des affaires. À sa tête de coffre-fort, on le bombarde illico banquier, ou notaire. Pas d'enveloppes, pas de mots doux, de suggestions, de doléances : on ne glissera rien par cette fente-là, tout simplement parce que ce n'est pas une fente. Bussolini ne prend rien. Vissé de quatre clous qui brillent, dans un mur lisse, presque de marbre, il est inexpressif, inéligible au sentiment. On décèle toutefois une discrète crispation des mâchoires, qui trahit peut-être une névrose obsessionnelle, commune chez ce genre de personnage. Peut-être tente-t-il artificiellement de nous sourire ? Ou s'efforce-t-il, en dévoilant sa dentition parfaite, de nous épater ? Il ne parvient qu'à écarquiller une expression d'ogre géométrique. On le plaint. Dans le cortège bigarré des portraits que nous venons de brosser, il incarne le mépris, la hauteur, peut-être tout simplement l'indifférence ? Nous ne sommes pas de son monde. Comment lui faire baisser sa garde ? Le paisible voyageur préhistorique s'installe crânement devant lui, les yeux plantés dans les siens, et attend. L'un des deux finira bien par se lasser.





Août 2010 – Août et septembre 2011 – Août 2026.

PARCOURS DU LIVRE VOYAGEUR

Arnaud Le Gouëfflec

Carnaval

Merci d'indiquer ici la boîte à livres

(commune, code postal...)

où vous avez emprunté cet ouvrage.

*Quand les deux pages seront remplies,
merci de les prendre en photo et de les envoyer à :
edi.deleatur@gmail.com*

Dans la même collection

1. *Pedro Oro Enla Espalda, Argentine, novembre 2019, 2020.*
2. *Welcome Bienvenüe, Le Clou du spectacle, Rétrospective, Musée des Beaux-Arts de Lyon, été 2019, 2020.*
3. «*Fèque Niouws*», *la collection complète, 2020.*
4. *Le Poète, Poèmes nuls, 2020.*
5. *Le premier roman en Emojis, 2020.*
6. *À la Une!* (pastiche de premières pages ou couvertures de journaux et revues), 2021.
7. Collectif, *Chiennes de vies!* (biographies imaginaires), 2021.
8. Groupe alpin du Gros-Caillou, *Expédition au K2, 2021.*
9. Pierre Laurendeau, *Le cinéma n'est pas la vie, 2021.*
10. Collectif, *31 vues sur rue, 2022.*
11. Sâr Qizil Geri, *Les Dix Secrets sumériens, 2022.*
12. Pierre Laurendeau, *Qu'il est doux d'écrire une belle histoire d'amour quand la guerre est si proche, 2022.*
13. Collectif, *Yves Ledroit, alpiniste et poète, 2022.*
14. Ramón Alejandro, Armando López Salamá, *146 dessins érotiques (bilingue), 2022.*
15. Moi, *Le Grand Livre de Moi, 2022.*
16. *Actes des Journées Oumonpo (Champcella), 2022.*
17. *Jean-Jacques Gévaudan, peintre du désir en clair-obscur, 2022.*
18. Yak Rivaïs, *Con fetti, 2022.*
19. *48 dédicaces modèles, 2022.*
20. Pierre Laurendeau, *La Folie des bords de Loire, 2022.*
21. Collectif, *30 Nouvelles Vues sur rue, 2022.*
22. *L'Ami du Clergé (extraits), 2023.*
23. Yak Rivaïs, *Maraboud'ficelle, 2023.*
24. Pierre Laurendeau/Éloïse Paul, *La Frontière, 2023.*
25. Comtesse de Ségur, *Un bon petit diable (révisé), 2023.*
26. Pierre Laurendeau, *L'horrible meurtre au petit noir, 2023.*
27. A. Doriac et G. Dujarric, *Discours modèles... (extraits), 2023.*

28. Bingue Gépété et Pierre Laurendeau, *Parapluie, Machine à coudre et Table de dissection*, 2023.
29. Alfred Jarry, *Éléments de 'Pataphysique pour les néophytes*, 2023.
30. Pierre Laurendeau, *Le Passager clandestin, et autres histoires brèves*, 2023.
31. Pierre Laurendeau, *Le droit d'auteur est-il soluble dans la démocratie ?* 2023.
32. Pierre Laurendeau, *Moche ou la Quête du Rabot*, 2023.
33. Pierre Charmoz, *La marmotte dans tous ses états*, 2023.
34. Collectif, *33 Nouvelles nouvelles vues sur rue*, 2024.
35. Paul Lafargue, *Le Droit à la paresse*, 2024.
36. Patrick Boutin, *Graines de Chouïa*, 2024.
37. Collectif culturel du Gros-Caillou, *Le Gros-Caillou dans tous ses états*, 2024.
38. Groupe alpin du Gros-Caillou, *Les sports de montagne aux Jeux olympiques*, 2024.
39. Pierre Charmoz, *Les Alpes pittoresques*, 2024.
40. Copilot, *Le Balai et l'Aspirateur (à la manière de Philippe Sollers)*, 2024.
41. Institut scientifique du Gros-Caillou, *La Science illustrée*, 2024.
42. Groupe alpin du Gros-Caillou, *Notes d'exploration dans les monts Znaya*, 2024.
43. P. Charmoz, Copilot, *Sous le ciel vaste et glacé*, 2024.
44. *La Sango de la Marmoto / Le Sang de la Marmotte* (traduit de l'espéranto par Sylvain Erdepoinzé), 2024.
45. Jacques Le Mineur, *Abrégé de désespéranto et autres textes*, 2024.
46. *Abolition de l'esclavage des nègres dans les colonies françaises* 2024.
47. Collectif, *Hommage à F'murrr*, 2024.
48. Waldo / Le Flâneur / Nathalie Ferrand-Stip, *Mosaïques en clin d'œil*, 2024.
49. Collectif, *29 (re)Vues sur Rue*, 2024.
50. Collectif, *Anthologie des boîtes à livres*, 2025.
51. Patrick Boutin, *Péli-Mêlo*, 2025.

52. Alain Zalmanski, *Dingbats – rébus typographiques*, 2025.
53. Sylvain R:é, *Ze Cure*, 2025.
54. *Purée, Banane et Kalachnikov*, 2025.
55. Pascal Proust, *Catalogue des modèles standards*, 2025.
56. Institut scientifique du Gros-Caillou,
La statistique, c'est élastique, 2025.
57. Collectif, *Le Désir au féminin*, 2025.
58. Collectif, *Anthologie des boîtes à livres (volume 2)*, 2025.
59. Alain Zalmanski, *Récréations mathématiques*, 2025.
60. Jean-Paul Plantive, *Vers holorimes*, 2025.
61. BoB, *Prototypes voués aux échecs*, 2025.
62. Joël Henry, *Le Laphotex*, 2025.
63. Olivier Joseph, *Pasteur et les Alpes du Sud*, 2025.
64. *Le Carnet noir*, 2025.
65. Christophe Petchanatz, *Fragments de Journal*, 2026.
66. Patrick Boman, *Brève Histoire du Frederick et de son équipage*, 2026.
67. Pierre Laurendeau, *Les Aventuriers de Pi*, 2026.
68. Toustes et Ceux, *Petit traité de l'inclusivité-e*, 2026.
69. Sylvain R:é, *La Marmotte se rebiffe!*, 2026.
70. Olivier Joseph, *Le Diable dans la chaudière*, 2026.
71. Pierre Laurendeau, *Un refuge dans les hauteurs*, 2026.
72. Pierre Laurendeau, *Les Poinçons de John Baskerville*, 2026.
73. Zuberto, *Caractérisation physiologique d'une polarisation ortho-biquadratique sur le système phonosympathique du cortex infrasupinal chez le grimpeur soumis à une chute soudaine et imprévisible*, 2026.
74. Yves Letort, *Brimborions et Coquecigrues / 1*, 2026.
75. Pierre Laurendeau, *Contre la littérature*, 2026.
76. Céline Maltère / Jean-Paul Verstraeten, *Les Contes de la Reine et autres saynètes*, 2026.
77. Patrick Boutin, *Abic-Abac*, 2026.
78. Pierre Laurendeau, *Le Jardin prodigieux (sotie)*, 2026.

79. Ouiski, *Mémoires (posthumes) d'une emmerdeuse*, 2026.
80. *Le mystère reste en tiers / Une enquête d'Alex Gogo*, 2026.
81. Karel Čapek, *Trois enquêtes du commissaire Bartošek*
(trad. Patrick Viret), 2026.
82. Arnaud Le Gouëfflec, *Carnaval*, 2026.
83. Christophe Petchanatz, *Images énigmatiques*, 2026.

Dans la même collection...



Dans la même collection...

Christophe Petchanatz

***Un monde
bien fait***



Club Samizdat

Dans la même collection...

Ouiski

**Mémoires
(posthumes)
d'une emmerdeuse**



L'horrible vérité!

Club Samizdat

Achevé d'imprimer
en novembre 2026
pour le compte du « Club Samizdat »,
hébergé par
les Éditions Deleatur
2603, route du Ponteil
05310 Champcella

ISBN 978-2-86807-408-9

Dépôt légal : novembre 2026

<https://deleatur.fr>

Tirage : 100 exemplaires

Impression UE.